Le R. P. Laurent Le Goff, O. M. I., pendant la rébellion de 1885 [1].

Voici quelques notes recueillies de la bouche du R. P. LEGOFF, et qui ajoutent au récit de Caméron (the war Trail of bear), récit qui, du reste, au témoignage du R. P. LEGOFF, est véridique. Le R. P. LEGOFF avait connu M. Cameron et il était d'opinion à priori qu'un tel homme ne pouvait dire que la vérité.

Le R. P. L. LEGOFF, qui résidait à la mission catholique du Lac Froid, mission située au sud du Lac de ce nom, au bord de la réserve des Chipwayans, avait promis au R. P. FAFARD de se trouver avec lui au Lac-la-Grenouille le Jeudi saint, 2 avril ; le R. P. MARCHAND devait s'y trouver aussi. Mais les Indiens, probablement plus au courant que le Père de la situation du Lac-la-Grenouille, insistèrent pour retarder son départ, mettant en avant un motif que le R. P. LEGOFF ne pouvait négliger : leur désir de se confesser et d'avoir la messe le Jeudi saint et le jour de Pâques.

Le Père resta donc avec ses Chipwayans et échappa ainsi sans le savoir au terrible massacre.

Le Samedi saint, 4 avril, un métis, Athanase Falcon, vient frapper, vers les quatre heures du matin, à la porte du R. P. LEGOFF et lui annonce que les Indiens du Lac-la-Grenouille arrivent probablement pour le tuer, car il y a eu des massacres. Ahanase déclare qu'il va rester et faire tout son possible pour sauver le Père. Peu après arrivent quatre guerriers horriblement peinturés. Leur chef est Loneman, un métis pied-noir ; les autres, Dancing Buffalo, Masikahalsapin, et un autre dont le nom n'a pas été mentionné. En entrant, ils

(1) Cet article est une contribution historique aux faits tragiques dont on a lu l'intéressante reconstitution, due à la plume du R. P. Marcel BERNARD (*Missions* 1927, pp. 753-762). Il est emprunté à peu près textuellement au *Patriote de l'Ouest*.

déclarent au Père le massacre accompli au Lac-la-Grenouille, dans tous les détails. Puis ils concluent en disant que tous les blancs doivent périr et qu'ils vont le tuer. Le Père leur demande le temps de s'habiller et de se préparer. On l'enferme dans sa chambre, et le pillage commence. Loneman ne prend pas part au pillage ; il paraît préoccupé. Athanase lui parle longuement. A la fin, il ouvre la porte de la chambre du R. P. LeGoff et lui demande une peau de caribou. Le Père, en réponse, lui montre sa maison mise à sac.

— « Eh bien, dit Loneman, donne-moi une paire de mocassins. » Le Père prend près de son lit une paire de mocassins et la lui donne, et le guerrier lui dit alors : « C'est bien, tu ne mourras pas. » On le voit, il avait cherché une excuse pour changer sa résolution. Il parle ensuite à ses hommes, qui, le pillage fini, partent sans molester le Père davantage.

Dans les jours qui suivirent, le R. P. LeGoff fit tous ses efforts pour ramener ses Indiens à partir vers le Nord et à aller se réfugier sur une île du Lac de l'Outarde (Primerose Lake), pour les faire échapper à l'influence des Cris de Gros Ours. Il y aurait réussi et la date du départ fut fixée pour le jour suivant, quand deux hommes de la réserve qui avaient été par curiosité au Lac de Gros Ours (Waspistanis et Charles Kigepisim, Belette et Janvier) arrivent et annoncent qu'il faut partir pour le Camp du Gros-Ours au Lac-la-Grenouille, sinon les Cris se tourneront contre eux... Le chef ne jugea pas prudent de s'opposer au désir des Cris, et la bande part le lendemain pour le Lac-la-Grenouille où le R. P. LeGoff, malgré son indignation, va les suivre pour ne pas abandonner son troupeau au moment du danger, vu qu'il y avait plusieurs malades. Il avait cependant eu l'intention de partir pour l'île à la Crosse.

Au Camp du Gros-Ours, le Père fut considéré comme un prisonnier et vu d'un bien mauvais œil par les meurtriers. Mais il n'eut pas trop à souffrir, protégé qu'il était par ses fidèles Montagnais.

En arrivant au Lac-la-Grenouille, le Père eut la

douleur de voir encore les corps de Gilchrist et de plusieurs autres, étendus en plein air.

Le Père se fit raconter le massacre du Lac-la-Grenouille par les Indiens, témoins oculaires. La partie substantielle est celle qui a trait à la mort des RR. PP. FAFARD et MARCHAND. Le reste est fidèlement décrit dans l'ouvrage de M. Cameron. Quand Delaley tomba, le R. Père FAFARD se précipita vers lui pour lui donner l'absolution ; c'est penché sur le corps de Delaney qu'il fut frappé d'une balle tirée par Wandering Spirit. La balle pénétra dans le cou jusqu'au-dessus de l'oreille. Le pauvre Père essaya de se relever. Un Indien se penche vers lui et lui recommande de ne pas remuer ; on le prendra pour mort et il pourra peut-être en réchapper. Le R. P. MARCHAND se trouvait en avant du R. P. FAFARD, se dirigeant vers le camp indien accompagné de deux guerriers ; au bruit de la fusillade, il se retourne et voit tomber le R. P. FAFARD. Il agite alors son mouchoir en criant aux blancs de se sauver. Il se dirige en même temps vers le R. P. FAFARD quand il reçoit, dans la commissure entre le nez et la joue gauche, une balle qui le tua sur le coup.

Williscraft, qui fut tué dans ce massacre, était un homme qui avait été au service de la C[ie] de la Baie d'Hudson. C'était un orangiste. Renvoyé de la Compagnie, le R. P. MARCHAND l'avait recueilli et gardé, et son habileté d'ouvrier lui permettait de rendre bien des services.

Quand le massacre fut fini, des troupes d'Indiens et parmi eux des femmes allaient d'un corps à l'autre pour voir les cadavres. C'est là qu'un groupe aperçut le R. P. FAFARD. Or, parmi ce groupe, se trouvait un jeune Indien, élevé par le R. P. FAFARD. C'est à lui qu'on demande d'achever le Père. Il s'y refusa avec horreur ; mais ce fut alors une pluie d'injures ; on le traitait de lâche ami des blancs, méchant Indien, et que sais-je ? Poussé à bout, le jeune homme s'avance et tire une balle en arrière de la tête du Père. Le nom de ce jeune homme était Papamekijich (Wandering Skye). Le meurtrier du

R. P. MARCHAND était Paskyakosimen (fils de la victoire). Il s'enfuit au Montana et échappa à l'échafaud.

Four Sky Thunder, après le massacre, alla sonner la cloche de l'église en criant : « How ntotemitik pe ayamihak. — Mes amis, venez prier. » C'est alors qu'on mit le feu à l'église. Mais le pillage précéda l'incendie et, pendant les deux mois qui suivirent, les Indiens firent leurs danses affublés des diverses parties des ornements sacrés.

Cependant, dès leur arrivée dans le Camp du Gros-Ours, les pauvres Montagnais ont reconnu combien ils s'étaient fourvoyés. Leur terreur de se voir mêlés à une bande qui avait commis tant de forfaits, les porta à négocier à plusieurs reprises pour qu'on leur permît de s'échapper. Ils avaient amené avec eux une grande partie des bêtes à cornes qu'ils avaient en grand nombre sur leurs réserves. Ils commencèrent à en offrir aux Cris pour obtenir qu'on les laissât partir, mais lés malins enfants de la prairie reçurent les animaux et les mangèrent sans vouloir faire de réponse compromettante.

Ce ne fut qu'après l'engagement de French Butte, que les Montagnais se séparèrent des Cris et se dirigèrent vers le Lac Froid, toujours accompagnés par le R. Père LEGOFF. Là ils s'établirent à French Bay, privés de tout, pleins d'anxiété et de crainte, ne vivant que de quelques lièvres capturés autour des loges et de quelques poissons, pris à l'hameçon sur le bord du lac ; dans leur frayeur des soldats, ces pauvres Indiens n'osaient s'aventurer près de leur camp, ni sur le lac, ni dans le bois, dans la crainte d'être aperçus.

Les voyant réduits à la dernière extrémité, le R. Père LEGOFF leur annonce qu'il va aller lui-même trouver le chef des soldats. Les Indiens craignaient de perdre leur protecteur, mais, malgré leurs protestations, le R. Père LEGOFF se met en route pour le camp des soldats. Deux Indiens le suivaient de loin, pour se rendre compte des événements. Arrivés sur le bord de la rivière Castor, les Indiens le rejoignent. Ils trouvent un vieux canot d'écorce et, pour plus de sûreté, vont débarquer à l'em-

bouchure de la rivière Hameçon. L'eau était très haute ; ils naviguaient au milieu des saules, lorsqu'ils aperçurent un groupe de soldats du train des équipages. Les Indiens font aussitôt reculer le canot au risque, par cette manœuvre, d'attirer sur eux le feu des soldats. Le R. Père LEGOFF les laisse débarquer sur la rive opposée, et traverse ensuite seul. Il est apostrophé par des soldats auxquels il répond tranquillement qu'il est prêtre et veut voir le chef. Un soldat est alors désigné pour accompagner le Père. On le conduit chez le général Stranger qui se trouvait avec plusieurs officiers et le R. P. PREVOST, aumônier de la troupe dans la maison du R. P. LEGOFF, dont il avait fait son quartier général.

« Je commençai à plaider la cause de mes Indiens, ajoute le R. P. LEGOFF, et malgré l'air de sévérité militaire du général, je vis bien, à des demi-sourires qui lui échappaient, qu'il avait bon cœur et que mes paroles produisaient bonne impression sur lui. A la fin de ma harangue, la sentence du général fut que les Indiens auraient la vie sauve, mais devaient remettre leurs armes et se constituer prisonniers. »

La chose fut exécutée, non sans que les Indiens qui avaient deux fusils cachassent le meilleur dans le bois et remissent le vieux ou le moins bon aux soldats.

Les Indiens furent parqués dans une sorte de camp de concentration. Ils ne recevaient pour nourriture que de la galette et du lard fumé. Le R. P. LEGOFF fait alors pour ses Indiens une nouvelle démarche auprès du général, demandant pour eux la permission de faire la pêche. Le général lui fait remarquer que les Indiens reçoivent la même nourriture que les soldats. Le Père, tout en admettant la chose, insiste encore et le général permet enfin que les Indiens puissent, à certains moments, faire la pêche. Elle fut fructueuse et les soldats bénéficièrent souvent d'abondantes rations de poisson frais.

D'un autre côté, les soldats, à la demande encore du R. P. LEGOFF, engagèrent les services des Indiens pour soigner les chevaux, aider aux charrois et approvisionnements. La confiance mutuelle s'établit ainsi peu à peu,

les Indiens étant choisis par le R. P. LeGoff pour aider les soldats et s'acquittant bien de leur office.

Le R. P. LeGoff fut appelé peu de jours après à Regina, pour servir de témoin dans le procès d'Abraham Montour, métis qui faisait la traite des fourrures comme agent de M. Batoche. Montour avait abrité des fourrures valant plusieurs milliers de dollars, dans la maison du R. P. LeGoff, après l'engagement de Duck Lake. Il avait réçu la nouvelle de la mort de deux de ses neveux, tués dans cet engagement, et cela, joint à la prétendue victoire de Duck Lake, le décida à partir pour se battre avec les siens. Il devint conseiller du Gros-Ours et fut, avec André Néault, signataire d'une lettre adressée par le Gros Ours à Alexandre Hamelin du Lac La Biche, dans laquelle on annonçait audit Hamelin la victoire déjà obtenue et on lui demandait de venir avec les siens se joindre à eux pour le combat final. La lettre fut confiée à un messager qui se mit en route ; arrivé au Lac Bon Poisson, le ministre en charge à cet endroit apprend le but du voyage du messager et s'offre à se charger de la lettre et à la remettre au destinataire. Une fois en possession de la lettre, le ministre la fait remettre au général Stranger, qui venait d'arriver à Vermillon. Ce fut cette lettre qui causa l'arrestation de Montour au moment où, revenu à Legoff, il voulait s'enquérir de ses fourrures qu'il trouva confisquées.

Le R. P. LeGoff partit peu de temps après cette arrestation pour Battleford, où il allait rendre visite au R. P. Bigonesse. Il s'arrêta au Frot Pitte où il fut très aimablement reçu par le général Middleton. C'est là qu'il rencontre de nouveau A. Montour enchaîné avec Néault.

Le procès de ces deux hommes ne put avoir lieu avant le mois de mai de l'année suivante et se termina par l'acquittement des captifs.